

de sa fortune, dans un bureau d'ébène incrusté de cuivre et d'ivoire.

Ce boudoir lui-même séparait le salon de la chambre à coucher. La porte de communication était close.

Rassuré par le silence profond, Jean-Jeudi promena autour de lui un coup d'œil rapide et fut comme ébloui par la richesse de l'ameublement.

—Saperlipopette ! grommela-t-il en remettant dans sa poche son couteau tout ouvert, c'est un peu reluisant, ici ! Tout soie et dorrures ! Sont-ils assez veinards, ces riches, de pouvoir se payer des mobiliers pareils !... Si je repince jamais mes deux brigands de Neuilly, je veux me loger dans ce chic-là !... Je ne me refuserai rien !... Canapés, fauteuils, tapis, lustres, candélabres, pendules en vrai argent et tableaux peints à l'huile, je m'offrirai tout !...

En disant ce qui précède Jean-Jeudi se servait de sa main droite en guise de réflecteur et dirigeait la lumière de son bougeoir, d'abord sur le portrait de feu Dick Thorn, puis sur celui de la belle veuve.

A peine avait-il regardé ce dernier tableau qu'il recula terrifié et que le bougeoir vacilla dans sa main.

Cette figure de femme, qui dans la pénombre avait l'air vivant et dont les regards semblaient se fixer sur lui, prenait à ses yeux quelque chose de fantastique et de surnaturel.

Un immense effroi le dominait ; une sueur froide mouillait la racine de ses cheveux.

—Tonnerre du diable !... murmura-t-il en passant son mouchoir sur son front, je ne me trompe point... je suis bien éveillé et je ne suis pas ivre... Cette figure, je la connais... Cette femme, c'est la femme qui m'a mis un couteau dans la main et qui m'a dit : *Tue !* et qui a cru me tuer ensuite ! C'est l'empoisonneuse de Neuilly !

Un frisson passait sur sa chair. Il tremblait de tout son corps, et pendant un instant son unique pensée fut de battre en retraite.

Au bout de quelques secondes cependant il reprit un peu d'aplomb, sinon de courage, et élevant de nouveau sa bougie il se rapprocha du portrait afin de l'examiner mieux.

XII

—Ah ! poursuivit-il, c'est bien elle, impossible de garder l'ombre d'un doute... Voilà sa figure pâle, ses yeux noirs, son regard perçant, ses lèvres rouges, ses cheveux d'un noir bleu... On croirait qu'elle va parler... Ah ça ! mais où suis-je donc ici et chez qui?... Fil-en-Quatre a nommé mistress Dick Thorn... une Anglaise... L'homme que voilà, son mari sans doute, n'est pas l'homme que j'ai vu là-bas et dont je me souviens... Qui était-il, cet homme ?... le frère du duc de La Tour-Vaudieu, peut-être... Je m'y perds... Le hasard m'aurait-il conduit juste chez l'empoisonneuse que je cherche depuis vingt ans ?... Non... non... c'est impossible !... Mistress Dick Thorn a loué certainement cet hôtel tout meublé... Ces tableaux s'y trouvaient sans doute... et d'ailleurs il y a des gens qui se ressemblent tant qu'on ne peut les distinguer l'un de l'autre... c'est connu... c'est dans l'histoire, témoin Lesurques et le Courrier de Lyon. Si c'était elle, pourtant... Si c'était elle... Oh ! je le saurai, et alors...

Jean-Jeudi, sans achever sa phrase, fit un geste menaçant, puis il continua :

—Si c'était elle, ça n'est pas sa mort immédiate que je voudrais... sa mort par un coup de couteau... Non... non... Ce serait fait trop vite... Il me faudrait mieux que cela... Il me faudrait toute sa fortune d'abord, et ensuite tout son sang goutte à goutte... Ah ! oui, je saurai si c'est elle, mais plus tard... à présent il faut être calme et tâcher de mener à bonne fin ce que je suis venu faire ici.

Le bandit se calma en effet, poursuivit ses investigations et s'assura bien vite que le petit salon ne renfermait pas un seul de ces meubles auxquels il est prudent de confier la garde d'une grosse somme.

Donc il fallait chercher ailleurs.

Jean-Jeudi se dirigea vers la porte conduisant au boudoir, l'ouvrit et la repoussa derrière lui, mais sans la refermer.

—Ah ! ah ! se dit-il en voyant le bureau dont un tiroir contenait les billets de banque et les

papers de mistress Dick Thorn, voici un meuble qui pourrait bien servir de coffre-fort à une jolie femme... l'oiseau est coquet, reste à savoir s'il est truffé, et je vais m'en assurer au plus vite.

En même temps il s'approchait du bureau et l'examinait avec une attention d'ébéniste connaisseur et de voleur émérite.

—Tonnerre du diable ! murmura-t-il avec une moue significative, quand son examen fut achevé. Mauvaise affaire ! ! Une serrure de sûreté !... Mes crochets n'entreront jamais là-dedans, et je n'ai rien pour opérer une pesée sur la tablette ! ! Saperlipopette, est-ce que je ferais chou blanc ? Est-ce que je serais contraint de m'en aller les mains vides quand trois ou quatre centimètres d'épaisseur de bois me séparent des billets de banque, car ils sont là dedans, je le sens ! ! Ah ! malheur !... ça serait trop bête ! ! Comment m'y prendre ?

Le bandit se retourna et fit le tour du boudoir, cherchant quelque objet de nature à faciliter l'effraction.

Un coussin de velours posé sur le tapis le fit trébucher.

Il ne tomba point, mais dans son mouvement maladroit il heurta un fauteuil et se dit en s'arrêtant :

—Animal bête ! Je fais du bruit à réveiller les morts !

A peine achevait-il mentalement cette phrase, qu'une voix s'élevait dans la chambre voisine demanda :

—Qui donc est là ?... Olivia, est-ce toi ?...

—Sacrébleu ! pensa le voleur, je vais avoir la mère sur les bras !...

Presque en même temps un pas léger retentit derrière la porte.

Le temps manquait pour la fuite.

Jean-Jeudi éteignit sa bougie, se jeta sous un grand canapé qui se trouvait à côté de lui et dont les effilés tombaient jusqu'à terre, retint son souffle et comprima les battements de son cœur.

A peine était-il caché que la porte s'ouvrit.

Mistress Dick Thorn parut sur le seuil, enveloppée dans un long peignoir blanc, ses splendides cheveux noirs inondant ses épaules.

De la main gauche elle tenait un flambeau, et de la main droite un mignon revolver à crosse d'ébène.

Elle promena un long regard autour du boudoir, le traversa, ouvrit tout à fait la porte entrebâillée du petit salon et examina l'intérieur de cette dernière pièce.

—J'avais entendu quelque chose, certainement... dit elle presque à haute voix. Ce n'était rien de suspect... un meuble aura craqué...

Elle revint sur ses pas, s'arrêta pendant une ou deux secondes, les yeux fixés sur le bureau d'ébène puis elle entra dans sa chambre où elle s'enferma.

A travers les effilées de soie, Jean-Jeudi avait pu contempler le visage de la belle veuve et ne pas perdre de vue un seul de ses mouvements.

Il était pâle comme un mort.

Dès que mistress Dick Thorn eut disparu, le bandit quitta sa cachette et, rampant à plat ventre sur le tapis avec des précautions infinies, pour éviter quelque nouveau choc qui trahirait sa présence d'une façon définitive, il atteignit la porte du petit salon et se mit debout pour l'ouvrir, car Claudia l'avait refermée.

Une fois dans le salon il ralluma sa bougie et, après avoir jeté un coup d'œil au portrait de femme, il descendit l'escalier, il traversa le vestibule, la salle à manger, l'office, et se trouva dans la cuisine où il avait laissé ses souliers qu'il s'empressa de chauffer.

Ceci fait, il éteignit la lumière, remit le bougeoir sur la cheminée, enjamba la fenêtre, la referma consciencieusement en passant son bras par le trou de la vitre, grimpa sur le toit de la volière, escalada le mur, se laissa glisser dans le terrain servant de chantier, reporta l'échelle sous le hangar puis, ces diverses besognes achevées, s'assit sur une pierre, s'essuya le front et monologua ainsi qu'il en avait l'habitude.

—Ah ! se dit-il, le portrait ne me trompait pas ! C'est elle... c'est bien elle... à peine changée depuis vingt ans, et presque aussi belle qu'autrefois... Un revolver a remplacé dans sa main le pistolet de Neuilly... Voilà la seule différence...

J'aurais pu tout à l'heure la frapper d'un coup de couteau entre les deux épaules quand elle me tournait le dos... Elle serait tombée raide morte, sans pousser un cri, me laissant libre de forcer en paix le meuble aux billets... Mais il me faut mieux que cela ! J'ai retrouvé mon empoisonneuse... Elle est riche... Je veux la vengeance !

Jean-Jeudi, rafraîchi par la brise nocturne, quitta son siège improvisé, franchit la palisade et prit la direction de la rue Saint-Lazare.

Vers trois heures du matin il rentra dans son gîte, rue des Vinaigriers.

* * *

René Moulin, le contre-maître mécanicien revenu de Londres, s'était, nous le savons, donné la tâche de retrouver la famille de Paul Leroyer, son ancien protecteur. L'un de ses émissaires, après avoir suivi sans résultat plusieurs pistes, était venu lui rendre compte de ses dernières démarches au cabaret de la *Canette d'argent*, et s'y trouvait en sa compagnie au moment de la descente de police si funeste à Fil-en-Quatre et à l'ex-notaire.

Les renseignements acquis lui permettaient d'affirmer à peu près à coup sûr que la veuve du supplicié avait changé de nom, puisque le fils et la fille de la prétendue M^{me} Monestier s'appelaient Abel et Berthe, comme les deux enfants d'Angèle Leroyer.

Le lendemain matin, (ainsi que cela avait été convenu la veille), le commissaire vint prendre René à l'hôtel du *Plat-d'Étain*, et tous deux se rendirent à la maison où ils espéraient trouver de nouveaux indices.

Le concierge de cette maison se mit avec beaucoup de complaisance à la disposition du mécanicien et répondit de son mieux à ses questions multiples.

De ces réponses résulta non plus la probabilité, mais la certitude, que M^{me} Monestier et M^{me} Leroyer ne formaient qu'une seule et même personne, mais par malheur cette personne avait déménagé depuis quinze mois, sans donner sa nouvelle adresse...

Toute trace disparaissait donc... la piste était perdue... le fil conducteur se brisait.

Désolé, mais non découragé cependant, le mécanicien se demanda ce qu'il devait faire.

Disons tout de suite que ses recherches persistantes avaient un double motif.

Il voulait retrouver M^{me} Leroyer, d'abord pour lui témoigner sa reconnaissance impérissable et lui venir en aide au besoin, si, chose trop vraisemblable, sa situation était difficile. Il le voulait ensuite et surtout pour lui communiquer une découverte qu'il venait de faire à Londres, et grâce à laquelle il espérait rendre un jour l'honneur à la mémoire du supplicié.

En conséquence René Moulin résolut d'employer le moyen suprême auquel nous l'avons entendu faire allusion dans son entretien avec Loupiat, au cabaret de la ruelle des Acacias.

Le lendemain du jour où sa dernière démarche aboutissait à un résultat négatif, il quitta de bonne heure l'hôtel du *Plat-d'Étain* et se rendit au cimetière Montparnasse.

Il allait chercher la tombe de son ancien patron.

Angèle Leroyer, il n'en doutait pas, devait venir comme autrefois prier sur cette tombe, et il espérait l'y rencontrer.

Mais depuis tant d'années l'aménagement du cimetière avait subi des modifications profondes. Les terrains avaient été bouleversés. Les arbustes étaient devenus des arbres dont l'ombre s'étendait sur les marbres funéraires, et des avenues remplaçaient les sentiers de l'enceinte agrandie.

Après avoir pendant deux heures parcouru le cimetière dans tous les sens, le mécanicien ne retrouva point l'humble mausolée de Paul Leroyer.

—Il doit exister encore, cependant... se disait René Moulin. On avait acheté une concession à perpétuité, j'en suis certain, lorsque la justice rendit le corps à la famille qui le réclamait... Je ne puis croire que la veuve ait négligé cette tombe et la laisse ensevelie sous les ronces comme tant d'autres dont l'aspect m'a serré le cœur... La noble femme ne peut avoir oublié le martyr qu'elle a tant aimé ! J'ai tout exploré cependant, je ne